



CRITIQUE NUITHONIE

«Le Joker», une vision de l'apocalypse au théâtre

Ce rire... Il rôde encore longtemps dans l'oreille, ce rire... Dur, malsain, moqueur. Pas un pied de nez, non. Comme un immense bras d'honneur au monde. Il a la voix de Vincent Rime, dans *Le Joker* de Larry Tremblay, mis en scène par Julien Schmutz à Nuithonie. Une voix d'outre-tombe, trafiquée par un micro et une amplification caverneuse.

Il résonne dans l'atmosphère lynchienne du plateau, pénombre moite, éclairages rasant, ambiance pas franche. On devine une rue mal famée, un appartement impersonnel, probablement au haut d'une tour, avec en arrière-plan un incendie qui se déclare. Un mélange de projections vidéo sophistiquées donne à l'espace une allure de dystopie cinématographique.

On y croise un policier véreux (Simon - Michel Lavoie), une caricature de poète maudit (Olivier - Jonas Marmy), une danseuse sortie d'on ne sait où (Alice - Cléa Eden). On apprend le suicide et la réapparition d'une mère (Julianne - Amélie Chérubin Soulières). Le joker

semble leur parler comme à l'intérieur d'eux-mêmes, il réveille leurs pires instincts. Mais le scénario déraile. Tandis que la ville brûle, c'est le règne des rumeurs, des tromperies et des faux-semblants. Tout sonne faux, dissonne, dans ce noir miroir de notre monde. Les corps finissent par se désarticuler, on dirait des pantins. Les voix se brisent, jusqu'à ce que nous ayons, en face de nous, des zombies. Des zombies au milieu des ruines, sous une couche de maquillage gris et de poussière soufflée par le rire gras du joker.

La construction de la pièce est brillante, le rythme serré, la tonalité profondément inquiétante, mais aussi absolument grotesque. Et pourtant ni l'auteur ni le metteur en scène ne tirent des grosses ficelles: il faut chercher le sens, les symboles sous ces apparences dérangées. Rien n'est direct, immédiat, simple. Comme cette petite musique de nuit, au piano, désaccordée par des bruits urbains, trafic, sirènes, manifestants. Dans ce ciel d'encre détrempé de pluie, où le temps suspendu, dilaté, ressemble à celui du

«rêve» – mais il faudrait plutôt écrire cauchemar –, la «contagion» est peut-être celle de nos esprits ou de nos consciences désorientées, désespérées, et surtout manipulées.

Pourquoi ces écrans – de fumée? Pourquoi les acteurs jouent-ils à jouer un rôle, exagèrent-ils les postures de leur rôle – avec cette distance fascinante et salutaire? On dirait qu'ils évoluent dans des mondes parallèles, qu'ils ne se trouvent pas tous dans la même temporalité. Et si la «métamorphose» crainte était souhaitable? Et s'il fallait comprendre l'apocalypse comme une révélation plus que comme une destruction? En quelque sorte, le costume à paillettes et le rire grotesque du joker tiennent de la fonction de l'art. La force de cette pièce de zombies, c'est d'instiller le doute. On ne connaîtra pas le fin mot de l'histoire. Mais la possibilité de la chute est vertigineuse... »

ELISABETH HAAS

► *Le Joker*, encore à l'affiche à Nuithonie les 5-6 et les 9-10-11-12-13 novembre.